LE TRADUCTEUR DES TEXTES RELIGIEUX ORTHODOXES ET SON AUTORITÉ

Felicia DUMAS[1]

Abstract: This paper aims to reflect on the authorship of the translator of religious texts. Our endeavour starts with the analysis of the notion of authorship as defined in philosophy; afterwards the notion of authorship is applied in a practical and critical analysis on a research corpus consisting of two religious texts translated from Romanian into French. The paper delves on the sensitive authorship relations that areestablished, acknowledged, legitimized and socially validated between translator-author, translator-editor, translator-reader.

Keywords: translator authorship, translation of religious texts, Orthodoxy, specialized competences, responsibility.

Argument

Même si nous avons réfléchi ailleurs et à plusieurs reprises déjà sur les compétences obligatoirement spécialisées, linguistiques, théologiques, religieuses et même spirituelles que devrait avoir un bon traducteur de textes religieux orthodoxes (Dumas, 2014), ayant été confrontée à des traductions surprenantes par l'initiative de certaines techniques traductives, nous aimerions y revenir pour nous poser ici la question de l'autorité d'un tel traducteur et de l'autorité du traducteur en général.

Qui traduit qui, dans la littérature religieuse orthodoxe ? Quel est le rapport entre le traducteur et l'auteur qu'il traduit ? Qui est le traducteur sans « son » auteur ? Qui est l'auteur sans « son » traducteur ? Sur quels éléments (socio-historiques, culturels ou autres) se construit l'autorité du traducteur ? Quel est le poids de l'autorité religieuse dans le cas de ce type de traductions, de textes religieux orthodoxes ? Voici autant de questions auxquelles nous essaierons de proposer quelques réponses dans ce travail de réflexion analytique, à partir d'un corpus constitué de deux traductions du roumain en français de cette facture, dont une monographie du monastère de Voroneț et le texte d'une communication scientifique d'anthropologie religieuse insérée dans un volume académique[2]. Les deux traductions ont été publiées récemment, avec l'accord

[1] Université « Al. I. Cuza » de Iasi, Roumanie; felidumas@yahoo.fr

[2] Mère Elena Simionovici, *Le saint Monastère de Voroneț. Foyer de spiritualité roumaine et de spiritualité orthodoxe,* traduit du roumain par Crina Ileana Coşoveanu, Suceava, Editura Muşatinii, 2009 ;

BDD-A23048 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 09:29:15 UTC)

d'une « autorité » religieuse, représentée tout premièrement par les auteurs des textes roumains, tous les deux religieux dans des monastères orthodoxes.

Le traducteur et la gestion culturelle de son autorité

La notion d'autorité a fait l'objet de nombreuses réflexions philosophiques, dans des cultures et à des époques différentes. Nous nous arrêterons ici à deux points de vue qui nous serviront d'appui pour notre propre démarche interrogatrice et analytique. Ils mettent en évidence deux aspects fondamentaux de cette notion, à savoir son infaillibilité et sa reconnaissance unanime.

L'infaillibilité fait référence à la puissance de l'acte d'autorité, conférée par un statut privilégié de son auteur, acte qui ne suscite point de réaction ou de controverse, étant accepté tel quel et reconnu par toute une communauté sociale et culturelle :

> L'être revêtu d'autorité est donc nécessairement un agent et l'acte autoritaire est toujours un véritable acte (conscient et libre). Or, l'acte autoritaire se distingue de tous les autres par le fait qu'il ne rencontre pas d'opposition de la part de celui ou de ceux sur qui il est dirigé. [...] L'Autorité est la possibilité qu'a un agent d'agir sur les autres (ou sur un autre), sans que ces autres réagissent sur lui, tout en étant capables de le faire (Kojève, 2004 : 57).

L'autorité et donc reconnue socialement de façon unanime :

> L'autorité repose sur la reconnaissance. [...] Ainsi la reconnaissance de l'autorité est toujours liée à l'idée que ce que dit l'autorité n'est pas arbitraire ni irrationnel, mais peut être compris dans son principe (Gadamer, 1960 : 300-301).

Est-ce que la notion d'autorité revêtirait des significations particulières dans le domaine de la traduction en général et des traductions religieuses, spécialisées confessionnellement, en particulier ? En grandes lignes, nous pensons bien que non ; dans la pratique traductive aussi on parle de traducteur autorisé, agréé, assermenté, dont on reconnaît l'autorité en matière de traduction (auprès des institutions de l'État, par exemple). Cette autorité fait référence à ses compétences, incontestables, représentées socialement comme « sans failles » et reconnues comme telles par toute une catégories d'acteurs culturels (ou socio-culturels) légitimants, impliqués à leur tour dans toute entreprise traductive : l'éditeur, l'auteur du texte traduit, le public des lecteurs et, selon le cas, les autres traducteurs (lorsqu'il s'agit des retraductions ou des traductions des grands textes de la littérature religieuse, comme la Bible ou les écrits des Pères de

---

Daniel Jitaru, « Le vin dans le sacrifice eucharistique et dans les euchologies de l'Église orthodoxe », dans *Vigne, vin et ordres monastiques en Europe : une longue histoire*, sous la direction de Corina Panaitescu et Liliana Cora Foşalău, Dijon, 2013.

BDD-A23048 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 09:29:15 UTC)

l'Église). Le traducteur en général est autorisé à s'engager dans un travail de traduction, qu'il est censé maîtriser parfaitement bien, en vertu du capital de confiance investi en lui par les acteurs culturels déjà mentionnés, qui font partie eux aussi du contexte socio-historique de l'acte traduisant. De plus, dans le domaine religieux, la notion d'autorité fait référence au respect d'une part, de la hiérarchie ecclésiastique, des supérieurs canoniques, des évêques diocésains (et à l'obéissance montrée par rapport à ceux-ci), et de l'autre, au respect des traductions des textes majeurs de la littérature religieuse, bibliques, liturgiques et patristiques, par leur reprise et insertion intertextuelle au niveau de toute nouvelle traduction religieuse, de spiritualité orthodoxe. Nous pensons toutefois que l'autorité ecclésiastique ne peut pas l'emporter sur les compétences spécialisées proprement dites du traducteur des textes religieux (et nous nous rapporterons ici exclusivement à la littérature chrétienne orthodoxe) et ne peut s'exercer autoritairement sur l'acte traduisant en tant que tel par l'imposition de techniques traductives approximatives ou abusives.

Selon le cas, l'autorité du traducteur des textes religieux orthodoxe est fondée sur un dosage bien équilibré et judicieux de ses compétences linguistiques, théologiques et religieuses harmonisées avec son statut dans la hiérarchie ecclésiastique et de la vie religieuse, si c'est un prêtre, un moine ou une moniale, ou absence de ce statut, s'il s'agit d'une personne laïque, un homme ou une femme. Nous n'aborderons pas ici l'épineux problème des représentations sociales (et même religieuses) concernant les compétences théologiques des hommes plus « fortes » que celles des femmes, ou la valorisation plus importante des premiers dans le domaine de la vie religieuse, chrétienne orthodoxe.

Même si la perception générale de la notion d'autorité du traducteur est celle d'une donnée fixe, d'un acquis établi une fois pour toutes dans la synchronie littéraire et socioculturelle, il faudrait préciser que cette autorité du traducteur représente le résultat d'une construction diachronique d'une durée plus ou moins longue, qui s'inscrit, par respect, dans une tradition traductive, et qui récupère, par reconnaissance, l'autorité des autres traducteurs, en principe prédécesseurs, se situant dans leur continuité. Nous y reviendrons lors de l'analyse critique des deux versions roumaines de notre corpus de réflexion. Il suffit de mentionner que l'autorité de tout traducteur roumain de textes religieux orthodoxes est renforcée et même augmentée culturellement par son choix responsable de récupérer, par citation et reconnaissance, les versions patristiques validées par la culture roumaine, appartenant notamment aux théologiens Dumitru Stăniloae, Dumitru Fecioru et d'autres et insérées dans les volumes de la *Philocalie* et de la collection « Pères et écrivains ecclésiastiques ».

En même temps, l'autorité du traducteur est légitimée aussi par sa relation avec l'auteur et/ou l'éditeur, notamment pour les textes religieux. Nous proposerons par la suite quelques réflexions critiques sur les initiatives surprenantes de deux traductrices, dont une qui bénéficiait de la confiance de l'auteure traduite et l'autre, de la confiance de son (autre) éditeur, en plus de

BDD-A23048 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 09:29:15 UTC)

celle de l'auteur. La première traduit un livre-album monographique portant sur le monastère de Voroneţ, la deuxième, le texte d'une communication scientifique présentée lors d'un colloque international par un moine roumain. Les deux ont pris l'initiative étrange (sinon « orgueilleuse ») de traduire à elles toutes seules en langue française du roumain des fragments liturgiques (des tropaires et des hymnes), patristiques et même bibliques, qui connaissent déjà en français et dans la culture française religieuse des versions consacrées par la notoriété de leurs auteurs et leur usage ecclésiastique dans la pratique des communautés orthodoxes de France.

Traduction des textes religieux orthodoxes : polyphonie du discours et intertextualité

L'un des principaux traits caractéristiques des textes religieux orthodoxe est leur polyphonie[3] : ils réunissent et entremêlent des composantes théologique, spirituelle et d'histoire culturelle, étant imprégnés d'une forte intertextualité, de nature biblique, liturgique et patristique. Si les théoriciens traductologues s'étant prononcés sur les particularités des traductions bibliques sont assez nombreux, rares sont ceux qui ont abordé le problème de la gestion de l'intertextualité biblique présente dans les textes à traduire. Peut-être, tout simplement à cause du fait qu'en vertu de tout bon « sens traductologique », on considère qu'elle doit être traduite, normalement, par équivalence d'une langue à l'autre, notamment dans des cultures européennes, à dominante religieuse chrétienne :

> L'emprunt à la Bible pose généralement peu de problèmes lors d'une traduction entre langues européennes, chacune des cultures correspondantes ayant, malgré des nuances, un même ancrage dans le texte sacré ; dans chacune, une version de la Bible dans la langue nationale peut être considérée comme familière au lecteur. Ainsi, la traduction d'un emprunt biblique se ramène souvent à une simple recherche de correspondance. (Roux-Faucard, 2006 : 111).

Cette recherche des correspondances suppose toutefois un savoir et un savoir-faire d'orientation culturelle et confessionnelle dans la langue cible, notamment dans le cas qui nous intéresse ici, c'est-à-dire des traductions faites vers le français, langue non représentée en général comme support d'expression d'une culture chrétienne orthodoxe. Or, justement depuis le début du siècle dernier, l'Orthodoxie s'est solidement enracinée en France, par l'intermédiaire de plusieurs émigrations, notamment russe et grecque au début, mais aussi roumaine, serbe et autre, après la chute des régimes communistes dans l'Europe de l'Est. Elle y est vécue et pratiquée généralement en langue française, ce qui a

[3] Comprise ici dans le sens mentionné par le *Trésor de la langue française*, employé dans l'analyse du discours « Qualité de moyens d'expression propres à produire des formes et genres littéraires variés » : http://www.tresor-de-la-langue-francaise-informatise.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s= 3726 76 1760 (consulté le 15 juin 2015).

BDD-A23048 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 09:29:15 UTC)

supposé toute une démarche traductive, du grec surtout, des livres de culte et des offices liturgiques orthodoxes. Dans ces conditions, il est donc inconcevable de prendre l'initiative de traduire soi-même, en tant que traducteur/traductrice de textes religieux ou à composante religieuse orthodoxe, des fragments de prières et ne pas savoir comment et où trouver leurs équivalences exactes dans les livres de prières ou liturgiques en usage dans les différentes paroisses et les quelques monastères orthodoxes qui existent à présent en France. Dans un texte à forte dominante religieuse spécialisée, comme la petite monographie portant sur le monastère de Voroneţ, la traductrice aurait dû chercher l'une des versions françaises déjà existantes du tropaire consacré à saint Georges, pour l'insérer, en précisant la source de son emprunt intertextuel, dans sa version en langue française, au lieu de le traduire elle-même de manière très littérale et assez gauche (Simionovici, 2009 : 30). La formule finale de cette hymne, qui se retrouve dans les autres compositions de la même facture consacrées à d'autres saints (et saintes), comprend le mot *salut* et non pas *rédemption*, même si les deux mots sont quasiment synonymes, le saint en question étant prié d'intercéder auprès de Dieu pour le salut de ceux qui s'adressent à lui en prières avec ferveur. Mentionnons ici la forme de ce tropaire, telle qu'elle apparaît dans le *Livre de prière* publiée en 2014 par les éditions Apostolia de la Métropole Orthodoxe Roumaine d'Europe Occidentale et Méridionale (avec la bénédiction du Métropolite Joseph)[4] :

> Libérateur des captifs, providence des pauvres, médecin des malades, défenseur des princes, saint Georges, trophéophore et grand-martyr, intercède auprès du Christ notre Dieu pour le salut de nos âmes. (*Livre de prière* : 462).

Ce savoir d'orientation liturgique et confessionnelle renvoie justement aux compétences spécialisées que doit nécessairement et obligatoirement maîtriser le traducteur de textes religieux orthodoxes ou de la composante religieuse qui peut caractériser d'autres textes, littéraires ou scientifiques, d'anthropologie ou de sociologie religieuse, etc. Corroboré au sens de l'orientation culturelle (voire même confessionnelle) parmi les versions déjà existantes en langue française de la Bible (dont citons seulement la *Bible de Jérusalem* ou la *TOB*) et des écrits patristiques (publiés pour la plupart, comme nous l'avons déjà affirmé, dans la collection « Sources chrétiennes » de Cerf ou « Spiritualité orientale » de l'Abbaye de Bellefontaine : Dumas, 2014), la gestion initiée de l'intertextualité liturgique contribue à la consolidation et à l'affichage culturel de l'autorité du traducteur/de la traductrice de ce type de texte. Cette autorité est assurée ainsi et gagnée par le respect de l'autorité (et de la notoriété) des prédécesseurs, qui légitime la sienne et l'inscrit dans la continuité d'une tradition.

[4] L'une des premières versions en langue française de ce tropaire a été proposée par le père Denis Guillaume dans son *Spoutnik nouveau Synecdimos* (Guillaume, 1997 : 931).

BDD-A23048 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 09:29:15 UTC)

Cet aspect ne semble aucunement préoccuper la traductrice du texte de la communication scientifique portant sur la présence du vin dans la Liturgie eucharistique et les prières de bénédiction de l'Église orthodoxe[5], qui traduit elle-même, sans hésiter, des fragments de l'office du mariage, ainsi que de la Divine Liturgie, du roumain en français. Cette initiative pour le moins étrange pourrait avoir plusieurs explications : la facilité de la démarche traductive, la traductrice ne voulant pas perdre le temps à chercher des équivalences liturgiques dans le même domaine et registre confessionnel (hypothèse peu probable), ou bien, l'ignorance de l'existence en langue française de traductions déjà validées liturgiquement (et, de manière implicite, culturellement aussi) par leur usage dans différentes communautés orthodoxes. Mentionnons, en guise d'exemple, la traduction littérale et personnelle d'une brève prière faisant partie de la troisième séquence de la Liturgie eucharistique de saint Jean Chrysostome, à savoir la Liturgie des fidèles, centrée sur le sacrifice eucharistique et la consécration des saints dons : « Tout ce qui est à Toi, nous Te le rendons » (Jitaru, 2013 : 51) (en roumain : « Ale Tale dintru ale Tale, Ţie îţi aducem de toate şi pentru toate »). On trouve l'une des versions françaises de cette prière dans la traduction des Divines Liturgies faite par le père archimandrite Placide Deseille, en usage dans les monastères orthodoxes fondés par lui en France, que nous mentionnons ici : « Nous T'offrons ce qui est à Toi, de ce qui est à Toi, en toutes choses et pour tout »[6]. Vu qu'en français il y a à présent six versions différentes de la Liturgie eucharistique attribuée à saint Jean Chrysostome, cette prière appelée en langage technique, de « spécialité », de l'offrande, connaît à son tour des traductions différentes. Certes, personne ne pourrait exiger de la part du traducteur/de la traductrice une connaissance complète de celles-ci, à moins qu'il s'agisse vraiment de quelqu'un de passionné par son travail spécialisé ; toutefois, le traducteur devrait avoir la compétence de savoir s'orienter parmi les sources liturgiques de confession orthodoxe et d'expression française, afin de trouver au moins une version validée culturellement et confessionnellement[7] dans la langue de Voltaire et l'insérer dans sa traduction, en précisant la source

[5] Ces prières sont appelées « euchologies », selon la proposition du père Denis Guillaume, pas vraiment reprise dans d'autres textes liturgiques orthodoxes ou de réflexion théologique métaliturgique. D'ailleurs, le père Guillaume l'emploie lui aussi assez rarement (Guillaume, 1997 : 1117).

[6] *Les Divines Liturgies de saint Jean Chrysostome, de saint Basile le Grand et La Liturgie des Dons présanctifiés* selon l'usage du Mont Athos, Monastère Saint-Antoine-Le-Grand et Monastère de Solan, 2009, p. 62.

[7] Afin de donner au lecteur la possibilité de faire une comparaison, mentionnons ici une autre version, insérée dans la traduction française de la Liturgie de saint Jean Chrysostome accomplie et publiée par les moines du monastère orthodoxe de Cantauque : « pour tout cela et en tout cela, t'offrant ce qui est à toi, et que nous avons reçu de toi » (*Divines Liturgies de saint Jean Chrysostome et de saint Basile de Césarée*, traduites du grec par l'archimandrite Jacob, le hiéromoine Élisée et le père dr. Y. Goldman, seconde édition corrigée et complétée, Monastère de la Théotokos et de saint Martin, 2006, p. 51), plus explicite et plus longue que celle proposée par le père archimandrite Placide Deseille.

BDD-A23048 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 09:29:15 UTC)

de son emprunt intertextuel. Cette perspicacité et cette honnêteté sont censées faire partie du capital symbolique de son autorité traductive, qui s'affirme par la récupération de l'une de ces versions, accomplies déjà par des prédécesseurs de notoriété unanimement reconnue dans le domaine de la littérature liturgique orthodoxe traduite en langue française. Un autre exemple du même type est représenté par l'initiative de la traductrice de proposer en langue française une version d'un fragment de l'office orthodoxe du mariage. Sa formation académique roumaine et ses compétences de langue française ne sont pas suffisantes pour lui conférer l'autorité nécessaire pour une telle entreprise. Et ceci dans les conditions où l'office du mariage a été déjà traduit en français, dans différents livres liturgiques, validés culturellement et confessionnellement par leur usage dans la pratique des communautés orthodoxes de France. Mentionnons ici seulement l'une des premières versions en langue française de cet office, signée par le même traducteur prolifique du grec, le père Denis Guillaume, version insérée dans le *Grand Euchologe sacerdotal et Arkhiératikon ou Pontifical* (Guillaume, 1992 : 69-78). Cet office est appelé également en « français orthodoxe », office du Couronnement (des époux), étant connu de manière plus générale sous l'appellation d'office du mariage. C'est entre ces deux équivalences lexicales que la traductrice aurait dû choisir pour transposer le mot « slujbă », à l'intérieur du syntagme « slujba cununiei ». Or, elle propose comme équivalent de ce mot le terme « messe », ce qui représente une erreur grossière de traduction, ce dernier désignant seulement « le sacrifice eucharistique », la liturgie (eucharistique) de l'Église catholique (Le Tourneau, 2005 : 396-397). Voyons le contexte précis de cette initiative traductive, plutôt orgueilleuse et inexacte:

> Pendant le mariage religieux, le prêtre prie : « Mon Seigneur, remplis leur maison de blé, d'huile et de plein de bonnes choses et que leurs richesses ils les partagent avec les plus pauvres » (Molitfelnic, 5e édition, Bucarest, E.I.B.M.B.O.R., 1992 : 82). Pour la même messe, le prêtre fait la prière du verre de vin. (Jitaru, 2013 : 49).

La version correcte et légitime (du point de vue de son équivalence liturgique) du bref fragment de prière, représentée par l'emprunt d'intertextualité liturgique au *Grand Euchologe* traduit par le père Denis Guillaume est la suivante : « remplis leur demeure de froment, de vin et d'huile et de toutes sortes de biens, pour qu'ils en fassent profiter ceux qui sont dans le besoin » (Guillaume, 1992 : 71). En dehors de l'emploi incorrect du terme « messe » pour désigner l'office du Couronnement ou du mariage, on remarque aussi l'utilisation maladroite du mot « verre » dans le même contexte rituel, qui représente la traduction par équivalence littérale de son correspondant roumain, alors que dans ce type précis de contexte (faisant référence au rituel liturgique du Couronnement), le mot employé exclusivement en langue française est celui de « coupe » : « Prenant en main la coupe, le prêtre en donne à boire, par trois fois, d'abord au mari, puis

BDD-A23048 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 09:29:15 UTC)

à la femme » (Guillaume, 1992 : 76). Une autre initiative surprenante de traduction est celle de transposer tel quel, par report et explicitation textuelle (même pas infratextuelle ou paratextuelle) très approximative, sinon carrément fautive du point de vue terminologique du terme « Molitfelnic », comme « livre de rituel de la messe orthodoxe » (Jitaru, 2013 : 49), sur la base de la première confusion terminologique entre « messe » et « office », dont l'équivalent est le terme « Euchologe », présent depuis 2005 déjà dans l'un des plus complets dictionnaires français de mots chrétiens (catholiques, orthodoxes et protestants) (Le Tourneau, 2005 : 261). À une époque où l'Orthodoxie est très fortement enracinée en France, où elle connaît un rayonnement spirituel exceptionnel manifesté notamment par le nombre important de publications qui l'individualisent et lui sont consacrées, où la plupart des livres liturgiques ont été traduit au moins une fois en langue française, la traduction par report de tels mots techniques relève du manque de compétences spécialisées du traducteur. Transformant ce genre de termes en culturèmes (Lungu-Badea, 2004) roumains, « impossible » à traduire en français, cette démarche trahit donc le manque de professionnalisation du traducteur pour son domaine d'expertise, considéré tel quel dès le moment où il s'engage à faire la traduction d'un texte pareil.

L'auteur et « son » traducteur : l'autorité responsabilisatrice

Pour revenir à l'autorité du traducteur, il faudrait préciser le fait que dans le domaine des traductions des textes religieux orthodoxes, le plus souvent l'auteur connaît le traducteur de son livre et lui fait entièrement confiance pour la traduction. Dans ce domaine particulier encore plus que dans d'autres cas, sans « son » traducteur, malgré sa notoriété religieuse (spirituelle ou théologique), l'auteur est quelqu'un d'inconnu, d'inexistant dans la langue de la traduction de son texte, avant l'intervention de « son » traducteur. D'ailleurs, dans la plupart des cas, l'initiative de traduire certains auteurs de textes religieux orthodoxe appartient au traducteur même, souvent en connivence avec un éditeur. Elle est justifiée par une bonne relation, de confiance, qui fonctionne entre l'auteur et celui qui devient son traducteur. Il s'agit d'une confiance investie par le premier dans les compétences traductives du deuxième, confiance qui participe à la consolidation de l'autorité du traducteur.

Dans les deux cas qui nous intéressent dans ce travail, les auteurs des textes, la moniale Elena Simionovici et le moine Daniel Jitaru, connaissaient leurs traductrices, étant plutôt très satisfaits (selon nos enquêtes) du résultat du travail de traduction de celles-ci. Certes, il s'git de deux textes de facture différente, dont les versions françaises sont censées viser des catégories bien différentes de public aussi.

L'un des principaux buts des traductions du roumain en français des livres monographiques de présentation des monastères est la transmission d'informations historiques, liturgiques et spirituelles à des lecteurs francophones qui ne sont pas forcément spécialistes en Orthodoxie, d'où l'idée que les

BDD-A23048 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 09:29:15 UTC)

équivalences terminologiques peuvent être à la limite même approximatives, du moment que le sens est transmis. Cette même idée, en contradiction assez flagrante avec une « saine » éthique du traducteur (Pym, 1997) justifie également les écarts établis par rapport aux équivalences terminologiques exactes et très précises à spécificité confessionnelle orthodoxe en langue française et l'initiative de l'autre traductrice (du volume des Actes du colloque scientifique), de transposer par report des signifiants roumains spécialisés, considérés en quelque sorte comme des marqueurs de l'Orthodoxie roumaine. Or, justement, l'ecclésiologie orthodoxe parle de la catholicité de l'Église, c'est-à-dire de son universalité (Deseille, 2012 ; Mgr Emilian Lovişteanul, 2014). L'Orthodoxie est universelle et elle est pratiquée depuis très longtemps dans les langues des pays l'ayant adoptée, où ses contenus confessionnels (liturgiques, théologiques et spirituels) ont été traduits pour les cultures occidentales en général du grec. Dans ce contexte, connaître les noms corrects des saints en langue française, et d'autres termes appartenant au domaine de la vie monastique est fondamental pour la réussite de l'acte traduisant et relève des compétences spécialisées obligatoires du traducteur de ce type de textes. Daniel Gouadec appelle cette compétence très précise « la compétence terminographique » du traducteur spécialisé, et il la définit comme l'activité de « recherche et de validation des concordants terminologiques » (Gouadec, 2007 : 173).

Comme toute traduction spécialisée, la traduction des textes religieux orthodoxes ou qui comportent une forte composante de cette facture regroupe deux dimensions essentielles : « l'objet du texte » ou son contenu et la langue du texte ou sa forme (Mareschal, 1988 : 260). Nous avons déjà mentionné l'exemple du traitement traductif du mot « Molitfelnic ». Dans le livre monographique portant sur le monastère de Voroneţ, le nom complet de saint Georges, c'est-à-dire qui comprend le(s) déterminant(s) faisant référence à ses traits spirituels particuliers (Dumas, 2013), est traduit de façon littérale en français sous la forme maladroite et inexistante comme équivalence chrétienne-orthodoxe « le Porteur de victoires » ou « le Victorieux » (Simionovici, 2009 : 29). Maladroite, puisque la traduction littérale correcte aurait été (éventuellement) du genre « Celui qui remporte des victoires ». Une simple recherche dans un calendrier orthodoxe français (et il y en a de nos jours même en ligne) aurait été suffisante pour trouver l'équivalent exact du syntagme roumain « purtătorul de biruinţă », qui est en français « orthodoxe » un calque du grec : « le Tropéophore »[8]. Un autre exemple du même type d'équivalence approximative est représenté par la traduction française du nom de saint Nicolas, appelé « saint prélat Nicolas, auteur de miracles » (Simionovici, 2009 : 49), syntagme maladroit représentant le résultat d'une traduction littérale du signifiant complet du nom de ce saint en langue roumaine : « Sfântul Ierarh Nicolae, făcătorul de minuni ». La traductrice semble ne pas connaître l'existence du mot « hiérarque » en langue française (Le Tourneau, 2005 : 310)

[8] http://calendrier.egliseorthodoxe.com/pages/calend04new.html (consulté le 15 juin 2015).

BDD-A23048 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 09:29:15 UTC)

(qu'elle traduit par « prélat » à plusieurs endroits de sa version) et encore moins de l'emprunt grec « thaumaturge », un calque sémantique signifiant « celui qui accomplit des miracles » (Le Tourneau, 2005 : 614), et ensuite, par spécialisation sémantique, « qui accomplit des guérisons miraculeuses ». Il y a néanmoins dans le texte d'autres exemples admirables d'équivalences exactes de noms ou de syntagmes à spécificité orthodoxe, dont, par exemple, celui de « la translation des reliques » (Simionovici, 2009 : 44), employé pour traduire « aducerea moaştelor ». La recherche des autres aurait pu contribuer à faire éviter à la traductrice de créer dans sa version française ce que Rodica Zafiu appelle « une discontinuité stylistique » au niveau des textes propres au langage religieux (Zafiu, 2001 : 163).

La traductrice du livre sur le monastère de Voroneţ est une amie du monastère et une personne assez pieuse, tel que nous le signalent quelques initiatives personnelles révérencieuses de traduction. La première apparaît dans le titre même de sa version française, intitulée *Le saint monastère de Voroneţ*, sur le modèle roumain où devant le nom « monastère » on met nécessairement le déterminant « saint ». En langue française, même lorsqu'il s'agit de textes à dominante confessionnelle orthodoxe, cet emploi est inhabituel et inexistant. La traductrice prend également l'initiative de transposer en langue française le titre monastique de son auteure, qu'elle mentionne devant le nom de celle-ci, de façon inexacte malheureusement, sous la forme « Mère Elena Simionovici ». Le vocable de dénomination employé en français à l'égard d'une moniale orthodoxe est normalement « sœur », ou bien, à la rigueur, « moniale », l'appellatif « mère » étant réservé pour désigner uniquement la mère supérieure d'un monastère féminin, qui porte le nom d'higoumène ; ce dernier peut être utilisé à la fois comme formule de désignation, en tant que « titre » ecclésiastique, et d'interpellation.

En guise de conclusion

Les compétences spécialisées du traducteur/de la traductrice des textes religieux orthodoxes, qui sous-tendent son autorité, doivent être continuellement enrichies et actualisées, par un côtoiement permanent des sources orthodoxes rédigées en langue française, par une information constante concernant les aspects culturels, liturgiques, théologiques et spirituels de l'Orthodoxie pratiquée en France et exprimée en langue française. Autrement dit, il s'agit de compétences plurielles et évolutives, en permanente reconfiguration. Appartenir à la « caste » des traducteurs spécialisés de cette facture, reconnus comme tels et investis d'autorité, suppose une spécialisation incessante, une sorte de « formation » continue, un permanent emplacement dans l'actualité de l'Orthodoxie, dans les deux langues et cultures concernées par l'acte traduisant ; cela veut dire, par exemple, être au courant de la traduction déjà consacrée en français du nom du grand père spirituel roumain Cléopas Ilie à travers la version de Mgr Marc Alric (Balan, 2003), et ne pas le transposer de

BDD-A23048 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 09:29:15 UTC)

façon approximative et purement subjective par Élie Cléophas (Simionovici, 2009 : 47). Cela suppose également le fait d'être informée sur l'existence des traductions qui existent en français pour les différents livres liturgiques, contenant les offices et les prières rencontrés dans le texte source, afin de pouvoir les emprunter pour la version française, par équivalence intertextuelle, tout en précisant la source liturgique d'autorité de leur emprunt ; il s'agit des livres tels le *Triode de Carême*, l'*Horologion* (ou *Livre des heures*), ou bien de quelques rares recueils d'acathistes, etc.

Il nous semble que sur la base des exemples analysés ci-dessus on pourrait affirmer sans peur de nous tromper que l'autorité religieuse n'a aucun pouvoir sur le plan linguistique au niveau de la traduction des textes religieux orthodoxes. De la même façon, l'autorité académique ou éditoriale n'a aucun pouvoir sur le plan linguistique religieux spécialisé, liturgique, théologique et spirituel orthodoxe. Le fait que les traductrices soient une amie du monastère, agréée donc par la communauté des moniales, ou bien, l'éditrice du volume contenant le texte sur le vin, ne justifie en rien leurs erreurs et leurs initiatives personnelles inexactes de traduction. Autrement, la confusion des deux plans, religieux et linguistique spécialisé, risque de provoquer une remise en question de la notion d'autorité telle qu'elle a été depuis toujours comprise notamment en philosophie (et dans les sciences sociales) ; puisqu'il s'agit d'une autorité à la fois formative et formatrice, étant donnée le fait que la spécialisation reconnue socialement du traducteur/de la traductrice des textes religieux, de spiritualité orthodoxe implique aussi une éthique toute particulière de leurs traductions, fondée sur leur rapport très personnel avec le Sacré.

Bibliographie

* * * *Livre de prière* (2014) : Paris, éditions Apostolia.

Balan, Ioannichié, père (2003) : *Le Père Cléopas,* traduit du roumain par le hiéromoine Marc, préface de Mgr. Daniel, métropolite de la Moldavie et de Bucovine, introduction de Jean-Claude Larchet, Lausanne, l'Age d'Homme, collection « Grands spirituels orthodoxes du XXe siècle ».

Deseille, Placide (2012) : *Certitude de l'invisible. Éléments de doctrine chrétienne selon la tradition de l'Église orthodoxe,* Monastère Saint-Antoine-Le-Grand, Monastère de Solan.

Dumas, Felicia (2013) : « Les noms des saints dans l'Orthodoxie. Construction du sens en français et en roumain », in Jean-Claude Bouvier (dir.), *Le nom propre a-t-il un sens ?*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2013, p. 223-237.

Dumas, Felicia (2014) : *Le religieux : aspects traductologiques,* Craiova, Editura Universitaria.

Gadamer, Hans-Georg (1996) : *Vérité et méthode*, 1960, traduction d'Étienne Sacre, revue et complétée par Pierre Fruchon, Jean Grondin et Gilbert Merlio, Le Seuil.

Gouadec, Daniel (2007) : « Traduction/traducteur technique : marchés, enjeux, compétences », dans *Traduction spécialisée : pratiques, théories, formations*, E.Lavault Olléon éd., Peter Lang.

Guillaume, Denis (1992) : *Grand Euchologe et Arkhiératikon*, Parma, Diaconie Apostolique.

BDD-A23048 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 09:29:15 UTC)

Guillaume, Denis (1997) : *Le Spoutnik Nouveau Synecdimos*, Parma, Diaconie Apostolique.
Jitaru, Daniel (2013) : « Le vin dans le sacrifice eucharistique et dans les euchologies de l'Église orthodoxe », dans *Vigne, vin et ordres monastiques en Europe : une longue histoire*, sous la direction de Corina Panaitescu et Liliana Cora Foşalău, Dijon.
Kojève, Alexandre (2004) : *La notion de l'autorité*, Paris, Gallimard.
Le Tourneau, Dominique (2005) : *Les mots du christianisme : catholicisme, orthodoxie, protestantisme*, Paris, Fayard.
Lovişteanul, †Emilian, Episcop-Vicar al Arhiepiscopiei Râmnicului (2014): *Teologie şi istorie bisericească. De la Sfintele Taine la sfinţirea omului*, Craiova, Editura Mitropolia Olteniei.
Lungu-Badea, Georgiana (2004): *Teoria culturemelor, teoria traducerii*, Editura Universităţii de Vest, Timişoara, 2004.
Mareschal, Geneviève (1988) : « Le rôle de la terminologie et de la documentation dans l'enseignement de la traduction spécialisée », *Meta : journal des traducteurs*, vol. 33, n° 2, 258-266.
Mareschal, Geneviève (1989) : « Repérage d'unités terminologique dans le contexte de l'enseignement de la traduction spécialisée », *Meta : journal des traducteurs*, vol. 34, 377-380.
Pym, Anthony (1997) : *Pour une éthique du traducteur*, Arras, Artois Presses Université, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.
Roux-Faucard, Geneviève (2006) : « Intertextualité et traduction », *Meta, journal des traducteurs*, vol.51, no. 1, 98-118.
Simionovici, Elena, Mère (2009) : *Le saint Monastère de Voroneţ. Foyer de spiritualité roumaine et de spiritualité orthodoxe,* traduit du roumain par Crina Ileana Coşoveanu, Suceava, Editura Muşatinii.
Zafiu, Rodica (2001) : *Diversitate stilistică în româna actuală*, Bucureşti, Editura Universităţii din Bucureşti.

BDD-A23048 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 09:29:15 UTC)